

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

Journal des Familles

[PUBLICATION HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

Bureau et atelier :

8—RUE BONSECOURS—

MONTREAL.

SOMMAIRE :—Feuilletons : LA FORET DE BONDY (suite) ; LE CRIME ET SON CHATIMENT (suite) ; L'ABBAYE DE CARROW ; Théâtre : AVEN- TURES TRAGIQUES D'UN SINGE ET D'UN PERROQUET, par Laurent ; RES- TONS CE QUE NOUS SOMMES, Benjamin Sulte ; Jeux et divertisse- ments ; Hygiène pratique ; Recettes familiaires ; L'esprit de tout le monde.

ABONNEMENTS :

Un an.....	\$1.50 c.
Six mois.....	75
Quatre mois.....	50
Deux mois.....	25

Strictement payables d'avance.



Le vicomte de Valmont s'est vu chasser sans pitié de chez la belle. (Page 198 col. 2.)

AUX ABONNES RETARDATAIRES

Nous sommes forcés de prévenir nos abonnés retardataires que si, d'ici à huit jours, ils ne nous ont pas payé au moins quatre mois d'abonnement au *Journal des Familles*, en comptant les arrérages, nous leur discontinuerons l'envoi de notre journal. Ceux qui aiment à le lire et qui comprennent les sacrifices énormes que nous nous imposons pour le maintenir, se feront sans doute, un devoir, de nous faire parvenir au plus tôt, le faible montant que nous leur réclamons.

Tout nouvel abonné de six mois ou d'un an au *Journal des Familles* recevra gratuitement et franco, tous les numéros parus depuis le commencement de janvier 1887.

La Foret de Bondy

GRAND ROMAN HISTORQUE

(Voir à partir du n° 1)

—Tiens ! tiens ! se dit Richelieu, me serais-je trompé, et ce garçon-là aurait-il plus d'esprit et de profondeur dans le cerveau que j'en avais supposé.

—Alors vous avez rêvé ? reprit-il, les yeux toujours dardés sur les yeux du marquis qui était sur des épines.

—O ! des choses impossibles ! incroyables même, balbutia Gaston qui se sentait mourir.

—C'est bien, termina le cardinal en se levant de son fauteuil, après avoir un instant joui du double du jeune homme ; suivez moi chez le roi, et vous lui conterez...

—Mon rêve ? laisse échapper avec effarement Gaston plus pâle qu'un mort.

—Non, dit le ministre ; Sa Majesté ne s'occupe pas de ces billevesées ; vous lui confirmerez tout ce que vous venez de me dire et ce qu'il sait déjà en partie. Puis j'aviserai.

Livide, chancelant, Gaston sentait tout tourner autour de lui.

La fin du singulier interrogatoire de Richelieu l'avait bouleversé.

Le mystère de cette nuit d'enivrement, le ministre l'avait donc découvert.

Sans doute il allait engloutir dans quelque oubliette le crime qu'il avait commis ! Ces ineffables faveurs royales qu'il avait savourées dans une nuit d'enivrement, il allait les payer probablement de la vie. Un abîme allait s'entr'ouvrir tout à coup sous ses pas. Il savait que bien des personnages dangereux ou possesseurs de secrets d'Etat, introduits chez Richelieu, n'avaient jamais reparu et avaient dû être précipités dans quelque trou béant ouvert sous leurs pas.

Il n'osait pas avancer, de crainte de voir le parquet céder tout à coup et l'ensevelir vivant dans quelque puits sinistre.

Mais la voix impérieuse de Richelieu, résonnant comme un arrêt fatal, inexorable, le força à marcher, et il suivit le ministre, comme le condamné suit le bourreau qui le mène au supplice.

Richelieu jouissait avec une cruelle satisfaction de l'anxiété du jeune homme, augmentant encore son trouble par l'expression effrayante de ses traits et les fauves lueurs de son regard.

C'était là une des jouissances du cardinal ; la terreur qu'il inspirait lui donnait la mesure de son pouvoir. Il ne se sentait grand et fort, au milieu de cette noblesse naguère si arrogante, que lorsque tout tremblait autour de lui.

Saisi d'une panique étrange, Gaston marchait comme

CHAPITRE XLII

Ni grâce, ni pardon.

Louis XIII avait à cette époque trente-huit ans. Malgré le front pâle, l'œil sombre et défiant, d'aspect

timide et froid, il n'avait rien de la physionomie à la fois franche et rusée, de ce type d'esprit, d'audace de galanterie et de vaillance qui caractérisait le fondateur de la branche des Bourbons. S'il ne ressemblait pas à Henri IV, il n'empruntait non plus aucun des traits du caractère ou de la physionomie de sa mère, Marie de Médicis.

Si Henri IV prodigua à ses maîtresses la fortune de la France, si Marie de Médicis livra à ses amants, non seulement les trésors, mais les destinées de notre pays, leur fils se montra dans ses mœurs d'une rigidité étrange. Louis XIII manifesta pour la galanterie un éloignement que les sollicitations des plus jolies femmes ne purent vaincre.

On ne lui connaît qu'une seule inclination de cœur, celle qu'il conçut pour Mlle de Lafayette ; mais les relations des deux amants ne franchirent jamais les bornes d'un chaste échange de tendres paroles et la platonique manifestations de deux sentiments.

Mlle de Lafayette, qui avait un esprit supérieur, aurait pu exercer une influence considérable sur les affaires de l'Etat, si elle avait pu s'emparer des sens de son royal amant, comme elle s'était emparé de son cœur. Mais l'union ne s'accomplit jamais, et, soit dépit ou vertu, la jeune fille consacra à Dieu des charmes, une âme, un esprit, qui certes, n'auraient pas manqué de briller auprès d'un trône.

Réfractaire à l'influence des femmes, Louis XIII devint la proie des favoris de cour. Le plus célèbre fut de Luynes qui le séduisit par son habileté à dresser des faucons.

Richelieu, qui lui fut imposé par Marie de Médicis, dont il était alors l'amant, le séduisit par ses qualités d'hommes d'Etat et par l'irrésistible influence de son génie.

C'est en vain que plusieurs fois, fatigué des manières hautaines, impérieuses de son ministre, il essaya d'en briser la tyrannie. Convaincu que son règne ne pouvait être rendu grand et fort que par ce gênant mais indispensable serviteur, il retomba toujours sous sa domination, et la fameuse journée des dupes fit bien voir quelle influence profonde avait sur le monarque le tout-puissant ministre.

Lorsque Richelieu et le marquis de Beaulieu pénétrèrent dans la pièce où se tenait le roi, celui-ci était assis, ennuyé et pensif, écoutant avec une sorte d'indifférence les traits brillants du comte de Rantzau et les vaillants récits du colonel de Gassion.

Gassion, petit, brun, compatriote du Béarnais, père de Louis XIII, n'avait rien du Gaston. Autant les originaires des Pyrénées sont brillants, habileurs, portés à courtiser le beau sexe, autant ce faux méridional était sobre, froid et réservé. Il formait un contraste frappant avec l'Allemand Rantzau qui avait toutes les qualités et tous les défauts des enfants du soleil, lui né sous le sombre ciel du Holstein, et ce compatriote des grands buveurs de bière, n'avait de soif inextinguible que pour le bordeaux et le bourgogne.

Aussi, Gassion plaisait au roi, tandis que Rantzau avait eu longtemps les faveurs de la reine.

Ils étaient du reste, tous les deux d'une bravoure à toute épreuve ; c'étaient deux grands soldats.

Rantzeau perdit successivement sur les champs de bataille un œil, un bras, une jambe, ce qui faisait dire de lui qu'il ne lui restait plus que le cœur.

L'ex-parvenu de la reine était parvenu à jeter quelque chaleur, quelque entrain, par sa façon brillante, dans leur conversation avec le roi, lorsque la venue de Richelieu glaça cette verve qui s'épanchait.

Mais nos deux grands guerriers n'étaient pas de grands politiques ; enlever une redoute, disperser à grands coups d'épée un corps ennemi, là se bornait leur importance. Richelieu ne l'ignorait pas et il sut s'en servir comme de deux admirables hommes de guerre, dans sa longue carrière de luttes contre les ennemis du dedans et du dehors ; il les couvrit de faveurs et les combla de grades sans redouter leur ingérence dans les affaires du gouvernement.

En pénétrant dans le salon royal, le ministre avait mis sur ses lèvres un sourire bienveillant et affectait un air paternel. Il avait pris familièrement entre ses doigts, une oreille du jeune homme qu'il conduisait tout penaud, tout troublé.

—Sire, je n'ai rien à offrir, dit le jeune de Beaulieu qui était né courtisan ; ma vie vous appartient ainsi qu'à monsieur le cardinal, et si vous me faites grâce ma reconnaissance demeurera entière.

—Bien dit ! fit Rantzeau.

—Quel est son crime ? demanda le roi.

—Un de ceux que Votre Majesté pardonne rarement.

—Il s'agit d'une femme alors, dit en ricanant Gassion qui partageait pour la belle moitié du genre humain la même antipathie que le froid Louis XIII.

—Oui, une équiquée amoureuse.

—C'est un péché de famille, car son père, aussi fou que lui, a fait à quarante ans la sottise de se remarier.

—Vous avez donc juré de rester célibataire ? demanda Rantzeau à Gassion.

—Certes, répondit le jeune colonel ; pourquoi transmettrais-je à un autre une vie dont je fais si peu de cas ?

Le fait est que l'intrépide soldat s'était toujours montré insouciant du danger avec un héroïsme qui prouvait son dédain de l'existence.

—Monsieur le comte, répliqua Gaston, permettez-moi de vous rappeler que Henri, quatrième du nom, qui fut un grand roi et un grand guerrier, ne pensait pas comme vous, bien qu'il fût votre compatriote.

—Vous faites bien d'invoquer mon père, de glorieuse mémoire, intervint le roi avec bienveillance, c'est en souvenir de lui que je vous pardonne, parce que Son Eminence m'y invite, du reste, ajouta-t-il avec une sorte d'ironie qui n'était pas exempte de mélancolie et d'amertume.

Car il sentait bien qu'en cette circonstance, comme dans toutes les autres, il suivait l'impulsion de son ministre omnipotent.

Richelieu, sans faire attention à la petite malice renfermée dans les derniers mots du roi, exposa au monarque la situation de la Normandie.

Il montra sous les couleurs les plus sombres, l'état des esprits dans la province insurgée ; la révolte avait

gagné Bayeux, Caen, Lisieux, Coutances, Avranches.

A part les violences, les assassinats, les incendies, les déprédations, les vols partout commis, il montra les sources du trésor royal tout à coup tariées dans la partie la plus riche de la France, et au moment où l'audace des ennemis extérieurs réclamait le plus de sacrifices. La contagion pouvait gagner d'autres provinces ; bientôt toute la France pouvait se mettre en révolte, et il ne s'agissait alors de rien moins que de la ruine de la monarchie.

—Que faire ? demanda Louis XIII.

—Deux choses : d'abord soumettre les rebelles.

—Et puis ?

—Les punir de telle façon qu'il n'aient pas envie de recommencer, et que l'exemple d'une répression terrible arrête partout les velléités d'insubordination.

—Il faut deux hommes pour cette double besogne, dit le roi.

—Oui, l'un qui tiendra l'épée, l'autre la hache. J'ai le justicier qui tiendra la hache d'une main implacable.

—Qui donc ?

—Un homme d'un grand savoir, d'une volonté de fer et d'un dévouement absolu, M. le chancelier Séguier.

—Quant au chef militaire ?

—Sire, s'écrièrent ensemble Gassion et Rantzeau, ce serait pour nous un grand honneur.

—Rantzeau me paraît l'homme de la situation, fit observer Richelieu.

—La Normandie est un pays de cidre, répliqua plaisamment Louis XIII, et Rantzeau n'aime que le vin ; on dit même qu'il a le vin tendre.

—Sire, riposta fièrement Rantzeau, rien ne répare mieux que le vin, le sang perdu pour Votre Majesté sur les champs de bataille.

—Allons, mon brave Rantzeau, dit le cardinal qui n'aimait pas à contrarier le roi dans les petits détails, la bravoure suffit pour soumettre la Normandie, nous avons besoin dans l'Est d'un bon chef qui unisse l'habileté à la vaillance. Vous retrouverez là-bas, dans la Flandre et dans l'Artois, vos bonnes troupes de Flandre-Comté.

—Et ce fou-là dit le roi en désignant le jeune marquis de Beaulieu, qu'est-ce que nous allons en faire ?

—Mais je crois qu'il peut faire un excellent aide de camp pour M. de Gassion, répondit le ministre. Il a d'ailleurs une revanche à prendre. Quant à vous Gassion, pas de faiblesse. La Normandie a besoin d'une large saignée. Il faut que la terreur vous précède, et que l'épée vous suive. Tout ce qui sera pris les armes à la main sera passé par les armes. Les fuyards poursuivis à outrance, seront livrés à M. le chancelier Séguier, à qui Sa Majesté voudra bien déléguer tous ses pouvoirs. Un secrétaire d'Etat donnera à ses ordres, à ses arrêts, en les contre-signant, la valeur d'un ordre du roi. Vous ne faucherez le mal ; le bras de la justice derrière vous, extirpera les racines. Pas de quartier pour les coupables. Egarés ou entraînés, qu'importe ! ils ont mérité la mort. Ceux qui seront simplement soupçonnés, ceux qui auront donné asile aux rebelles ou n'auront pas révélé leur retraite, périront dans les derniers supplices. Le pitié, je la considère comme un crime et vous défen-

drez au clergé et au parlement d'invoquer la clémence ou la miséricorde du roi. Vous vous avancerez comme un fléau, de Dieu ! Vous obéirez aux ordres de M. le chancelier. Lorsque les troupes tiendront garnison dans une ville où M. Séguier aura établi sa résidence, tous les drapeaux toutes les bannières colonelles seront déposés chez lui, Aller, comte ; choisissez six ou sept mille hommes, bien aguerris, parmi les meilleurs soldats. Établissez une discipline de fer. Que l'honnête et paisible serviteur du roi soit respecté et protégé ; mais que les rebelles soient exterminés.

En parlant ainsi d'une voix dure et saccadée, avec une flamme fulgurante dans les yeux, Richelieu semblait être un Dieu vengeur ! La grande robe rouge qui le couvrait semblait porter l'empreinte d'une politique de sang.

Ses ordres ne furent que trop bien exécutés.

Les troupes de Gassion furent en effet surnommées les fléaux de Dieu.

Cependant, la parole vibrante du cardinal venait à peine de cesser, qu'un grand tumulte se fit entendre dans la rue.

Un murmure de voix, le bruit des pas d'une troupe nombreuse arrivèrent jusqu'à l'appartement du roi, et attirèrent l'attention du souverain, du cardinal et des autres personnages qui s'y trouvaient.

Bientôt un roulement de tambours retentit dans le couvent, comme si on appelait aux armes les gardes du roi et de Richelieu.

—Qu'est-ce donc ? demanda le roi un peu interloqué.

Cette question était à peine lancée, qu'un effroyable tumulte s'éleva dans les airs. Des vociférations stridentes emplirent la rue où se trouvait le couvent, dont les vitres tremblèrent sous ces cris formidables.

—A bas les gabelleurs ! hurlaient des centaines d'hommes.

—A bas les monopoleurs !

A bas les maltôtiers !

—Est-ce que la révolte aurait déjà gagné ce pays fit le cardinal qui pâlit de fureur.

Gassion, Rantzau avaient tiré leurs épées et s'étaient jetés audevant du roi et de son ministre, comme pour leur faire un rempart de leur corps.

Gaston avait bondi à la fenêtre, qu'il ouvrit violemment.

—Imprudent ! on va tirer sur vous ! s'écria Richelieu.

Mais Gaston poussa un cri d'étonnement et son visage parut frappé de stupeur.

—Oh ! fit-il ; mais c'est la cour des miracles qui passe.

En effet une longue file d'hommes, de l'aspect le plus étrange suivait la route qui traverse Meulan. La plupart couverts de haillons, coiffé de feutres lamentables, chaussé de bottes sans semelles et de semelle sans tiges, se drapaient dans des manteaux à dents de scie, s'étaient munis d'armes en assez bon état, volées sans doute chez les arquebusiers, et présentaient sur leur face patibulaire les traits les plus répoussants : tels étaient les personnages qui faisaient entendre sous les fenêtres du roi le cri de guerre civile.

En tête de la bande marchaient *Bec d'Aigle* et *La Rapace*, armés jusqu'aux dents.

Nos lecteurs connaissent ces brigands de la forêt de Bondy.

Un tableau, comme on voit, à émerveiller Goya, Callot ou Salvator Rosa.

Gassion, qui au cri de Gaston était accouru pour voir ce qui excitait ainsi l'étonnement de son jeune officier d'ordonnance, poussa à son tour un cri de saisissement.

—Oh ! sire, implora-t-il, je vous demande un gard d'heure et dix mousquetaires pour exterminer cette canaille.

Louis XIII allait donner son assentiment lorsqu'un geste de Richelieu arrêta la parole royale.

Le ministre avait froncé les sourcils et un éclair terrible avait traversé ses yeux fauves.

Puis il s'avança à son tour et regarda cette horde hurlante défilé sous les fenêtres.

Qu'ordonne Son Éminence ? demanda le comte de Rantzau qui serrait convulsivement dans sa main la poignée de son épée.

—Laissez passer, dit Richelieu d'une voix profonde ; ces gens-là sont nos meilleurs auxiliaires.

Et comme le roi et les trois gentilshommes le regardaient avec étonnement :

—Ces bandits, ces hommes de pillage, d'incendie et de vol, vont semer la ruine et la désolation sur leur passage, en criant : Sus à la gabelle ! Ils vont déshonoré l'insurrection. La répression pourra maintenant être aussi terrible que Sa Majesté le jugera convenable. Les crimes de ces gens-là dépasseront toute mesure et justifieront les plus sanglantes châtiments. Laissez passer ?... Ces malandrins vont faire une partie de votre besogne, Gassion. Mais, quand leur œuvre infernale sera accomplie, ne les épargnez pas. Tuez tout ; et si votre bras se fatigue à frapper, le bourreau fera le reste.

CHAPITRE XLIII

Amour et superstition

Dans la rue de la Prison, à Rouen, s'élevait au XVII^e siècle un magnifique hôtel, style Renaissance, dans le genre de l'ancienne Cour des aides, que l'on voit, défigurée et dégradée, à l'entrée de la rue Grand-Pont. Sa double façade, ornée de trumeaux revêtus de pilastres, était enrichie d'arabesques, de médaillons, de sculptures finement travaillées.

C'est là que, dans de luxueux appartements, habitait le richissime Letellier de Tourneville, receveur général des gabelles.

C'était un homme de quarante à quarante-cinq ans, à la tournure commune, au teint coloré, aux lèvres lip-pues, éclatant d'un rouge vif sous une moustache rous-sâtre ; le menton proéminent était orné d'une royale en forme de barbe de bouc. Les yeux étaient rayés de veines appoplectiques, le front plat et fuyant, hérissé de touffes de cheveux d'un blond fade. L'expression du regard, froide et cruelle, ne se modifiait qu'à la vue de quelque jolie femme. Alors les yeux s'allumaient d'une flamme libidineuse et révélaient un tempérament pétri de luxure.

Toujours vêtu des plus brillants habits, il singeait les

raffinés, par l'élégance exagérée de ses pourpoints de velours brodé d'or, par la richesse de son baudrier où des mains de fée avait tracé de capricieux dessins de soie et d'argent piqués de diamants, par son petit manteau bordé d'une large bande d'or semé de perles et de pierres fines, enfin, par ses dentelles en points de Venise d'une valeur inappréciable.

Le personnel de sa maison était nombreux et répondait à ce luxe exagéré : valets, majordomes, piqueurs, maître queux, écuyers, cochers, tout cela pimpant, flamboyant, insolent comme le maître.

Plusieurs secrétaires étaient chargés de sa correspondance. Un prêtre complaisant le mettait tous les jours en bons termes avec Dieu. Une duègne des plus expertes, coquine des mieux avisées. C'est elle qui était chargée de lui dépister les jeunes primeurs que la misère vouaient au vice.

La table de ce nobar aurait fait la joie d'un Lucullus cet opulent gourmet de Rome. Il recevait du Havre, tous les jours, dans des boîtes immergées, les plus beaux poissons de la Manche ; ses belles serres lui fournissaient en toute saison les fruits et les légumes, de tous les climats ; ses vastes forêts l'approvisionnaient abondamment de gibier de toute espèce. Si sa lèvre avide aimait à se poser sur un jeune et frais visage, elle ne frémissait de délectation qu'au contact d'un Clos-Vougeot des plus chenus ou d'un vieux bordeaux retour des Indes.

C'était enfin un homme heureux.

Heureux du malheur des autres, car cet effréné viveur avait un art merveilleux pour faire rendre aux impôts le plus possible et pour n'en donner à l'Etat que la moindre partie.

Que l'on songe aux rapines des agents du fisc, en se rappelant que la gabelle produisait tous les ans quatre-vingts millions, et que trente-trois millions seulement étaient versés dans les caisses du gouvernement.

Letellier de Tourneville s'ennuyait pourtant au milieu de toutes ces voluptés, de toutes ces splendeurs.

Il soupirait, comme doit soupirer un tigre à jeun, ou un crocodile qui cherche une proie.

Pourquoi donc, soupirait-il, cet homme qui avait de si beaux habits, un si magnifique hôtel, une si excellente table, de si jolies filles et un si grand train de maison ?

Letellier était amoureux !...

Eh quoi ! sa fantaisie était donc tombée sur une femme imprenable ! sur une vertu revêtue d'un triple errain !

Anne d'Autriche avait pourtant avoué, dans un moment de naïveté, qu'en y mettant le prix, il n'y a pas de vertu intraitable. Ce propos qu'on a faussement prêté à Marie-Antoinette—on ne prête qu'aux riches—se rapporte, hâtons-nous de le dire, aux femmes de cette époque de luxure et de dépravation, car de notre temps, il ne manque pas, et vous en êtes un exemple chères lectrices, de cœurs purs et sans tache que ni l'or ni l'appât des grandeurs ne pourraient entraîner hors du droit chemin. Je suis aussi persuadé, chers lecteurs que vous trouvez celles-là

Trop indignes de vous

Que le son d'un écu rend traitables à tous.

Mais Letellier de Tourneville, qui avait l'habitude de

tout acheter, conscience, vertu, amour, était aussi surpris que désolé de l'échec qu'il venait d'éprouver.

Et cet échec était d'autant plus surprenant et plus sensible, que la femme qui lui avait rejeté au nez, son or et ses billets doux, et avait accueilli ses soupirs avec un rire inextinguible, était une fille d'amour, une pécheresse qui oubliait de demander à l'Eglise le pardon ou la consécration des faiblesses de son cœur.

C'était enfin Zélida, la belle Zélida que le lecteur connaît, la superbe amante de Gaston de Beaulieu.

Que voulez-vous ! Elle aimait son petit marquis, cette fille, elle l'aimait de tous ses sens et de toute son âme. Et que lui importaient alors, puisque son joli Gaston ne lui avait rien refusé jusqu'alors, les trésors de ce suranné receveur général des gabelles !

Letellier ne mangeait plus, ni ne dormait plus, il dépérissait à vue d'œil ; il s'irritait contre cet obstacle à ses désirs, lui qui n'avait jusque-là pas trouvé de cruelles. Son humeur était devenue massacranche.

Tout le monde en souffrait à l'hôtel. La vieille duègne, dame Gertrude, sa pourvoyeuse jusqu'alors si habile, avait vu toute sa diplomatie échouer contre les refus obstinés de l'impitoyable Zélida, malgré la complicité de Philippette, la femme de chambre qui, tous les jours, grassement payée, vantait à sa maîtresse les mérites du fastueux Letellier et discourait sur l'inconstance des beaux freluquets, tels que le marquis de Beaulieu.

—Si tu me parles encore de ce homard doré,—c'est ainsi qu'elle désignait son riche soupirant,—je te chasse, avait dit Zélida à sa servante.

Et Philippette se le tint pour dit.

Dame Gertrude était, comme tout le monde de l'hôtel, fort malmenée par Letellier furieux. Menacée de perdre son emploi, véritable mine d'or, elle s'en ouvrit à l'abbé Saint-Côme, l'aumônier du receveur général.

Donc, dame Gertrude et l'abbé Saint-Côme s'entendirent pour ramener la confiance dans l'esprit de leur maître Letellier, pour maintenir leur influence et lui arracher des sommes considérables.

Letellier avait deux raisons pour être facilement dupe de ces menées : d'abord sa passion qui l'aveuglait ; ensuite l'étroitesse de son esprit prédisposé à toutes les superstitions.

Letellier se préoccupait peu des plaintes que la dureté des lois fiscales, ses exactions, les impitoyables procédés de ses agents, soulevaient dans la ville de Rouen. Tout à sa passion, il ignorait les événements de la forêt et du village de Malaunay, les terribles exploits de Du Cantel, l'expédition malheureuse du major de Vieuxport, et la fermentation qui régnait dans les campagnes et dans la capitale de la Normandie.

Il était étendu, sombre, en proie aux morsures de son amour, dévoré de feux inassouvis, harcelé de désirs, furieux de son impuissance.

Dame Gertrude ouvrit doucement la porte du salon, souleva la portière riche tissu d'Orient aux couleurs éclatantes, et passa sa tête d'affreuse compagne

Dont le menton fleurit et dont le nez trogonne.

Cette tête de chouette aux yeux verts et au nez crochu, cette face parcheminée sur laquelle se jouaient de folles

boucles de cheveux gris, faisait un effet singulier, ainsi encadrée dans les plis chatoyants de cette étoffe, merveille des fées persanes.

Letellier, éveillé par le froissement de la porte et de la draperie, tourna vers l'horrible et vieille un œil courroucé.

—Que me voulez-vous ? immonde sorcière ! fit-il d'une hargneuse.

—Monseigneur, je viens...

—Allez au diable !

—Doux Jésus ! que vous êtes méchant, moi qui venais faire votre bonheur.

—Mon bonheur ! exécration de Satan ! Mon bonheur, lorsque depuis un mois que je suis à la torture, tu n'as rien fait, pour m'avoir même un regard, un tout petit regard de cette adorable et cruelle Zélida.

—Si vous voulez m'écouter, mon beau seigneur, ce n'est pas un petit regard, c'est toute l'âme, tout le corps de la belle Zélida que vous obtiendrez.

—Voilà trop longtemps que tu me bornes de vaines promesses !

—Oh ! cette fois je suis sûr de réussir.

—Encore un mensonge. Va-t'en !

—Monseigneur...

—Va-t'en, te dis-je : je t'aurais fait déjà chasser par mes valets, à coups de balai, si tu ne les avais pas tous rôtis.

—Mais je vous jure sur mon salut éternel...

—Ton salut éternel ! Il y a longtemps que Satan a ton âme, et il ne la rendra pas.

—Écoutez-moi, je vous en supplie. Voilà la première fois que j'échoue. Mais avouez-le je vous ai procuré jusqu'à ce jour bien de l'agrément. La petite Marthe, du quartier Saint-Didier.

—Oh ! a-t-elle fait des façons, celle-là ! Et puis une blonde fadasse...

—Oui, mais la grande Adèle, de la place de la Pucelle..

—Ce n'est pas sur cette place qu'elle méritait de demeurer.

—Une belle brune pourtant et pas niaise.

—Je m'en suis aperçu.

—Mais la jolie Mathilde, de la rue de la Vicomté..... un bijou.

—Dis une collection de bijoux, car elle m'a coûté assez cher en bagues, colliers et bracelets.

—J'en passe, et des plus charmantes ; mais vous ne pouvez avoir oublié cette pauvre Berthe, de la rue Malpain... quelle adorable enfant ! Quinze ans et elle vous aimait.

—Elle m'a assez ennuyé, celle-là, avec ses jalousies et ses crises de nerfs !

—Oh ! elle ne vous a pas été longtemps à charge. Un coup de tête, un moment d'affolement, et la voilà qui court vers le Grand Pont ; un plongeon dans la Seine, et vous en voilà débarrassé.

—Ah ça ! es-tu venue ici, satanée vieille, pour me faire faire mon examen de conscience ?

—Non, monseigneur ; mais pour vous montrer que je vous ai toujours fidèlement servi.

—Excepté auprès de Zélida.

—Ce n'est pas ma faute. Vous n'êtes pas du reste le à subir ces rebuffades. Le beau vicomte de Valmont, à qui aucune femme ne résiste, s'est vu chasser sans pitié de chez la belle.

—Ce n'est pas ma faute non plus ! fit le fermier de la gabelle avec un accent d'énorme suffisance.

—Mais puisqu'il y a espoir.

—Encore un leurre.

—Essayez une dernière fois, monseigneur, et si je ne réussis pas je vous abandonne ma tête.

—Ta tête, horrible mégère ! que veux-tu que j'en fasse, grand Dieu ! mais on la planterait à la porte du paradis que pas une sainte âme n'oserait en franchir le seuil.

—Enfin l'abbé Saint-Côme et votre dévouée servante avons trouvé un moyen infailible de vous faire aimer de Zélida.

—Un philtre ? demanda Letellier indécis.

—D'abord ; il faut ensuite un ensorcellement, une cérémonie secrète et terrible qui dompte les cœurs les plus rebelles.

—Et qu'est-ce que cette belle trouvaille ?

—Il s'agit du grand œuvre !

—Le grand œuvre ?...

—Oui...

—Mais on dit qu'on perd son âme à avoir affaire au démon.

—Mais puisque c'est un prêtre qui se charge de la manigance ! Il fait venir le diable comme il veut, et puis il le chasse quand il lui plaît. Il le fera aller dans l'âme de la belle Zélida.

—Comment ! elle sera possédée du diable, cette pauvre enfant ! Je ne veux pas.

—Vous ne comprenez pas... on lui mettra le diable au corps pour vous... c'est au point qu'elle deviendra folle d'amour, ensorcelée, quoi !

—C'est l'abbé Saint-Côme qui t'a raconté ça ?

—Oui. Cette nuit ou la nuit prochaine...

—J'aimerais mieux cette nuit, fit Letellier qui avait hâte de posséder la belle Zélida.

—Eh bien ! cette nuit, il dira pour vous la messe noire.

—La messe noire ! qu'est-ce que c'est cela ? Tu me fais peur ! Est-ce une messe des morts ?

—Eh ! non ! M. l'abbé Saint-Côme m'a expliqué tout cela. Voici : on dit la messe à rebours ; c'est-à-dire que l'on commence par la fin.

—Ah !

—Et puis, le prêtre qui officie met sur lui à l'envers les habits sacerdotaux.

—Tout cela ne signifie pas grand'chose.

—Il paraît que c'est indispensable. Mais il y a autre chose.

—Quoi ?

—Oh ! cela est terrible à dire et épouvantable à faire... Mais puisqu'il le faut.

—Et ! que m'inporte ! Je souffre trop pour hésiter : je donnerais ma fortune, ma vie pour cette intraitable Zélida.

—Et ! il ne s'agit pas de votre vie.

LE CRIME ET SON CHATIMENT

[Voir à partir du n 1]

TROISIEME PARTIE

DEUX RIVALES

I

Les contrevents, disloqués, pendaient.

Albine avait apporté la clé.

Elle fut prise de l'envie folle d'y entrer et résista d'effacement. On pouvait la voir, s'étonner, réfléchir, comparer ; un point de ressemblance, échappé jusqu'alors, pouvait frapper les esprits et la faire reconnaître.

Elle passa, sans plus se retourner, craignant de céder à la tentation et marchant si vite qu'on eût dit qu'elle s'enfuyait.

Mais son émotion s'accrut encore quand elle se trouva en face du château de Lesguilly.

Là elle fut obligée de s'asseoir.

Là, elle comprit, seulement, combien était téméraire son entreprise...

Comment allait-elle s'y prendre pour feindre si bien que Paul n'aurait aucun soupçon ?...

Paul était là, dans ce château qui avait appartenu à son père !... Albine aurait-elle la force de ne se point trahir en se trouvant dans la chambre où elle avait assassiné Gaspard ! ?

Elle s'était assise auprès du parc et regardait.

Elle contenait les battements douloureux et précipité de son cœur et cherchait à s'habituer à son émotion...

Enfin, elle ne pouvait rester là, longtemps.

Elle se leva, s'avança vers la grille...

Comme la grille n'était pas fermée, elle entra et avisant un jardinier, — celui-là même qui avait fait à Paul les honneurs du château — s'avança vers lui.

— Monsieur, dit-elle d'une voix tremblante je voudrais que vous me conduisiez auprès de M. Paul.

Le jardinier se retourna, la regarda un seconde, puis pipant sa bêche en terre :

— C'est facile, monsieur n'est pas sorti, voulez-vous me suivre ? J'ai vu monsieur tout à l'heure à la fenêtre du cabinet de travail ; je vais le prévenir.

Ils traversèrent ensemble le jardin et entrèrent au château.

Albine suivait le jardinier machinalement.

Tout à coup le jardinier se retourna :

A propos, dit-il quel est-ce qu'il faudra que je lui annonce, à M. Paul ?

— Sa nourrice.

— Ah ! vous êtes la nourrice de monsieur, très bien.

Le jardinier la laissa dans un petit salon et disparut. Albine s'assit et attendit tête basse.

Des pas précipités, une porte ouverte brusquement, et Paul se trouvait devant elle, les sourcils froncés l'air mécontent.

— Toi ? Que viens-tu faire ?... Et qui t'a si bien renseignée ?...

— Pardonne-moi, mon cher enfant. J'étais inquiète de ne pas savoir où tu te trouvais... En même temps j'étais triste de voir que tu te défiais de moi... au point de me faire parvenir tes lettres par l'intermédiaire d'un ami... Que t'ai-je fait, mon enfant, pour que tu agisses ainsi envers moi ?... Est-ce que je ne mérite plus ta confiance... Est-ce que je mérite plus ton affection ?...

Elle était si pâle et semblait si émue, que Paul eût pitié d'elle.

— C'est vrai, dit-il, j'ai peut-être usé de défiance envers toi. Je te prie de me pardonner... mais on m'avait fait promettre le secret, et ce secret ne m'appartenant pas, je ne pouvais pas te le confier. Je t'ai demandé, ma bonne qui t'a renseignée, à Paris, et t'a instruite de l'endroit où je me trouvais.....

— Surprise de recevoir tes lettres par un commissionnaire alors que je croyais que tu étais loin de Paris, je me suis informée. Le commissionnaire a parlé. Ton ami Vaubertin n'a pu me dire ce que tu faisais ici... mais du moins, il savait de quelle endroit de France arrivaient tes lettres. A Recey j'ai interrogé beaucoup de monde, j'ai décrit ta personne, enfin, je me suis informée et c'est ainsi que j'ai pu parvenir jusqu'à toi.....

Paul la laissait parler... ennuyé... craignant en se confiant à elle, de déplaire à la marquise.

Albine le comprit, et douloureusement :

— Mon enfant, dit-elle, je ne veux pas être un obstacle à tes projets... je suis contente de t'avoir vu... je vais re-partir.....

— Reste, dit-il... aussi bien tu pourras m'être utile, puisque te voilà près de moi.....

— Si je peux t'être utile, tant mieux.

— Dans quelques jours, je le prévois, je serai obligé de retourner à Paris. J'aurai terminé ici — sans réussir — la tâche dont je m'étais chargé. Puisque tu as eu l'idée de ce voyage, avant de rentrer à Paris, nous irons à Avallon, qui n'est pas loin, et là nous mettrons à exécution le projet que j'avais conçu autrefois de rechercher mes parents.....

— Je suis à tes ordres, mon enfant, dit-elle sans forces.

Il se leva, un peu adouci, et passant un bras sous le bras de sa mère, il l'entraîna dans le château.

— Viens, dit-il, en riant, que je te fasse visiter mon domaine.

— Comment se fait-il que je te retrouve ici ?

— Ça, ma bonne, c'est une partie du secret que je ne peux te confier. L'autre partie, je peux la dire, en te recommandant le silence, bien entendu ; je suis à Recey en train de rechercher quel peut bien être l'auteur d'un assassinat commis il y a plus de vingt-cinq ans sur le propriétaire même de ce château, Gaspard de Lesguilly. Pourquoi trembles-tu ?.....

— J ne tremble pas, tu te trompes, mon enfant... j'ai glissé sur le parquet et je me suis retenue à ton bras... Et l'assassin, tu le connais ?.....

— Pas encore !... Pense donc !... après vingt-cinq ans !

— Mais tu le trouveras, j'en suis certaine.

— Ah !

Et sa figure s'éclaira. Elle respirait plus facilement.

— Je vais te faire l'histoire de ce crime. Cela est intéressant, d'autant plus qu'il s'est commis ici.

Et, poussant une porte, il entra dans un salon avant qu'elle pût s'en défendre.

—Tiens, dit-il, c'est dans cette chambre que Gaspard de Lesguilly a été assassiné... Il venait du grand salon, qui se trouve par là ; il était entré par cette porte... une femme s'est dressée devant lui... il n'y eu pas un cri... si cette homme et cette femme se sont parlé, à cet instant, ce n'a pu être qu'à voix basse, car une autre femme se trouvait là-bas séparée de ce salon par deux chambres seulement, et n'a rien entendu... et Gaspard de Lesguilly est tombé, frappé d'un coup de couteau à la gorge. Il n'a pas répandu beaucoup de sang, paraît-il, le juge d'instruction l'a constaté dans son procès-verbal... à peine quelques gouttes se sont-elles épanchées au dehors, sur le tapis... juste en cet endroit où tu mets le pied.

Et tout à coup lâchant le bras d'Albine, il se dirigea vers le guéridon.

—Et tiens, ma bonne, dit-il, voici le couteau qui a servi au meurtre... regarde cette rouille... c'est une tache de sang... Tu n'oses le toucher ?

Albine était horriblement pâle.

N'étais-ce pas un supplice atroce, vraiment, que celui-là ? Et d'autant plus cruel que c'était son fils... son fils ! qui le lui infligeait.

La main s'avança vers le couteau que lui présentait Paul.

Elle le prit, ce couteau... et pendant un instant... elle eut envie de se l'enfoncer dans le cœur.

Elle en eût fini tout de suite, au moins, avec une pareille et aussi abominable souffrance.

Ce couteau,—une large lame du fer enfoncée dans un manche de bois grossier,—elle le reconnaissait... c'était lui... Elle s'en était servie deux fois, une première fois pour tuer le cheval de Gaspard... une autre fois pour tuer Gaspard.

Ah ! la scène de meurtre, son fils n'avait pas besoin de la lui dépeindre !... elle le revoyait sans cesse, dans les nuits de cauchemar... elle l'avait revue, tous les jours pendant ces années écoulées depuis lors !.....

Oui, elle eut le courage de le prendre, ce couteau, et de le garder pendant une seconde dans sa main.....

Et il y avait, sur son visage une inexprimable horreur... ses yeux, agrandis démesurément, indiquaient bien son épouvante..... chacun de ses nerfs se révoltait... dans une terrible secousse.....

C'était plus fort qu'elle... et que ses résolutions viriles, et que son courage, et que son éternité.....

Le couteau s'échappa de sa main ; elle poussa un cri sourd et tomba sans vie, sur le tapis du petit salon, à l'endroit même où, vingt-cinq ans auparavant, Gaspard de Lesguilly, frappé à mort par elle, était tombé.

Paul se précipita à son secours.

—Mon Dieu, ma bonne, qu'as-tu donc ?

Il la prit dans ses bras, la transporta dans son cabinet, la coucha sur un canapé, lui prodigua les soins les plus empressés, enfin la fit revenir à elle...

Quand elle reprit connaissance, elle le regarda avec terreur.

Une pensée lui venait : " Se serait-elle donc trahie ? " Mais non, le visage de Paul ne reflétait que l'inquiétude. Elle fut rassurée.....

Lui l'interrogea encore :

—Qu'est-ce donc ? dit-il. Et pourquoi cette faiblesse ? Est-ce cette histoire de meurtre qui a produit sur toi cette impression ? Je te demande pardon, ma chérie, mais je ne te savais pas si sensible et si nerveuse.....

—Oui, dit-elle, hochant la tête, c'est cela... c'est le récit de ce crime avec les détails... savoir que l'on se trouve à l'endroit même où un assassinat s'est commis, tenir dans la main le couteau qui a servi au crime, cela m'a fait peur. Je ne me savais pas non plus si faible... c'est de l'enfantillage, je le comprends, mais que veux-tu, on n'est pas toujours maîtresse de ces choses-là.....

—Repose-toi, dit-il ; j'ai quelques courses à faire dans les environs. Je reviendrai pour le déjeuner, et j'espère que tu seras remise et que nous pourrons causer gentiment.

Il l'embrassa.

—Je ne t'empêche pas de soigner mon déjeuner, dit-il en riant. Il y a deux domestiques au château qui ne s'y entendent guère. Ils doivent comprendre que je ne suis pas le maître et que je n'en ai pas pour longtemps.

Et il la laissa.

Elle resta sur le canapé où il l'avait déposée, la main appuyée sur le dossier et la tête dans la main.

Elle avait les yeux rouges, enflammés, et pourtant ne pleurait pas.

Elle était toute oppressée, et en traversant sa gorge son haleine produisait comme un sanglot.

Longtemps, et sans qu'elle s'aperçût du temps qui s'écoulait, elle resta ainsi.

Des désirs de suicide lui passaient par la tête, pour en finir plus vite avec ces angoisses ! Au moins, la mort c'était le débarras de tout.

Elle se leva, essuya son front, ses yeux, et fit quelques pas dans la chambre.

Et son regard s'arrêta sur le bureau où Paul travaillait.

Un des tiroirs était ouvert.

Le jeune homme en parlant, troublé sans doute par la faiblesse d'Albine, avait oublié de le refermer.

Dans ce tiroir, des papiers éparpillés, d'autres renfermés dans un dossier.

Et sur ce dossier un nom : Gaspard de Lesguilly.

Elle ne réfléchissait pas, elle prit le dossier, les papiers, copies d'enquête, procès-verbaux et constatations, interrogatoires, renseignements, et lut tout cela d'un œil avide.

Quelle situation que la sienne ? Et quel drame que celui qui se passait en ce cœur !

Et c'est ainsi qu'elle vit qu'on l'accusait—sans la connaître—non seulement d'avoir assassiné Gaspard, mais encore de lui avoir volé cent mille francs !

Elle, une voleuse ! C'était horrible !

Et c'est ainsi qu'elle vit que les numéros des billets de banque étaient dans le portefeuille marqué aux initiales G. L.

Et ce portefeuille, ah ! elle se souvenait bien de ce qu'elle en avait fait !... Après avoir détruit les billets, comme le cuir ne brûlait pas, comme le feu ne s'allumait pas assez vite à son gré, là-bas en sa petite maison du bord du bois, elle avait pris sa bêche, était allée dans

le jardin, au coin de la haie d'épines, malgré la dure gelée, creuser un trou... et c'était là, dans ce trou, qu'elle avait jeté le portefeuille... C'était là qu'il était encore, sans doute... conservé par ses lames d'argent... Ah ! si on le trouvait jamais, elle serait perdue !...

Et c'est ainsi qu'elle vit encore la lettre — les trois lignes écrites par elle pour mettre Gaspard en demeure de donner un nom à son enfant, — à ce petit Paul, mêlé à toute cette affaire aujourd'hui !...

Cette lettre, la voilà, elle est là, sous sa main, sous ses yeux épouvantés...

Si elle la détruisait ?...

Car cela aussi peut la trahir ... Par quel miraculeux hasard, Paul n'a-t-il pas vu que cette écriture était celle de sa nourrice ?...

L'encre était effacée, c'est vrai ... mais elle ne s'y trompait pas, elle, Albine ... et elle trouvait des points de ressemblance qui eussent certainement frappé le jeune homme, s'il avait eu l'esprit prévenu et l'idée de comparer une des dernières lettres de sa nourrice à cette lettre accusatrice d'autrefois ...

Si elle la détruisait ?...

Mais la détruire, c'était chose grave et bien imprudente, surtout ... Paul s'en apercevrait, tôt ou tard ... chercherait la lettre, ne la trouverait pas. Et en réfléchissant, il finirait bien par deviner que c'était sa mère, que ce ne pouvait être qu'elle qui l'avait volé. Et pourquoi ce vol ? Dans quel intérêt ? Paul ne manquerait pas de se faire toutes ces questions. Et si jamais il venait à l'interroger, que pourrait-elle répondre ?

Elle laissa la lettre, repoussa les papiers dans le tiroir et s'éloigna du bureau, pour ne pas céder à la tentation.

Elle se mit à la fenêtre, épiant le retour de Paul.

Elle aspirait après ce retour et le craignit en même temps. Chaque heure de sa vie ne serait-elle pas remplie par des angoisses pareilles ? Chaque fois que son fils s'en irait du château, ne pourrait-elle pas se dire que peut-être, il n'y rentrerait qu'avec un soupçon ? Et dès lors, sa vie serait finie !

Paul rentra. Elle interrogea ardemment son regard et vit qu'il n'y avait encore rien là contre elle. Elle fut tranquilisée.

Pendant le déjeuner, Paul se montra toutefois un peu soucieux. Elle s'enquit de ce qui le préoccupait. Il lui dit qu'il n'avait plus guère d'espoir de réussir, qu'il avait épuisé tous les moyens de parvenir à la vérité, et qu'il devait songer bientôt à regagner Paris.

Elle ne déguisa pas un mouvement de joie.

Il s'en aperçut :

— Tu ne prends guère mes intérêts, dit-il en souriant. Mon bonheur est peut-être attaché à la réussite de cette affaire. Et tu pourrais souhaiter mon insuccès !

Albine frémit et ne répondit pas.

— Son bonheur ! Le malheureux, s'il avait su à quel prix il cherchait à le gagner !...

Elle resta seule toute l'après-midi. Paul ne revint qu'assez tard. Il semblait, cette fois, tout joyeux.

Que s'était-il passé ?

Il avait appris que Mathilde et Adrienne étaient arrivées la veille à Chalambot, et il s'y était rendu aussitôt.

Il avait revu la marquise et aussi la jeune fille. Et ce qui le rendait si joyeux, c'est qu'il avait été bien reçu par Mathilde et qu'il avait pu constater, de lui-même, qu'Adrienne l'aimait plus que jamais.

Il mettait Albine au courant.

— Ah ! dit celle-ci feignant la surprise, madame de Terracini habite les environs ? Ton voyage dans ce pays-ci et les recherches auxquelles tu te livres, ne l'intéresseraient-elles pas ? Ne serait-elle point, par hasard, parente de ce Gaspard de Lesguilly dont tu m'as parlé et qui a été assassiné dans ce château ?

Paul eut l'air de ne pas entendre.

Le lendemain il retourna à Chalambot.

Mathilde lui apprit que Révéron, lui aussi, venait d'arriver.

Le maître de forges, étonné du voyage de sa fille — laquelle tout à coup et ses préparations, avait témoigné le désir de revoir son pays natal — alors qu'elle avait évité jusque-là d'y faire même une allusion, l'avait suivie à vingt-quatre heures de distance.

En revenant de Chalambot à Lesguilly, Paul eut apercevoir, de loin, Révéron, causant avec une femme et, dans cette femme, il lui semblait bien reconnaître Albine Mirande.

Il hâta le pas, craignant que Révéron n'eût à lui parler. Mais il les vit bientôt qui se séparaient, le maître de forges se dirigeant vers Recey, Albine rentrant au château.

Quand Paul fut auprès d'elle, surpris de ce que sa nourrice ne lui parlait pas de cette rencontre, il demanda, d'un ton indifférent :

— Qu'est-ce que tu as fait, ce matin, ma bonne ?

— Je me suis occupée un peu au jardin et j'ai répondu aux lettres qui me sont transmises de mon atelier de Paris.

— Tu n'as vu personne ?...

— Personne ! dit-elle.

Paul garda le silence, puis tout à coup ;

— Je croyais, dit-il, t'avoir aperçue causant avec M. Révéron ?

— Moi ? Tu te trompes, mon cher enfant...

— Pourquoi cherches-tu à mentir ?... J'en suis sûr... c'était toi... Réponds-moi franchement...

— Eh bien, oui, c'était moi.....

— Tu le connaissais donc ?

— Non. Il venait te voir et ne t'ayant pas trouvé, c'est à moi qu'il s'est adressé.

— Et que me voulait-il ?

— Sans doute t'entretenir d'Adrienne... Il ne me l'a pas dit... Et je n'ai pas osé le lui demander.....

— Pourquoi ?

— Dans la crainte d'une mauvaise nouvelle pour toi.

— C'est bien, fit Paul, pressentant qu'Albine ne lui disait pas la vérité, mais ne voulant pas mener plus loin l'interrogatoire.

Une heure après, il était à Chalambot. En passant devant les forges, il se trouva face à face avec Révéron.

— Vous, ici, monsieur Mirande ? dit le maître de forges, jouant la stupéfaction la plus profonde.... Vous dans notre pays ?

Et Paul, froidement :

—Ne le saviez-vous donc pas, monsieur ?

—Je l'ignorais absolument. Comment l'eussé-je appris ?

—Alors, permettez-moi de trouver étrange, qu'ignorant ma présence à Lesguilly, vous soyez venu au château, à ce que m'a dit ma nourrice, pour me parler.

Le vieillard rougit. Il avait parlé trop vite.

—Eh bien, j'irai droit au but, monsieur, dit-il avec un peu d'impatience. Je ne vous cacherai pas plus longtemps que je savais votre présence à Lesguilly. J'ignore ce que vous y faites, mais je me hâte de vous dire que je n'ai pas changé d'opinion au sujet de votre mariage avec ma petite-fille.

Paul fut piqué et avec un peu de hauteur :

—Je serai désolé de passer outre à votre consentement, monsieur, dit-il, mais je me contenterai d'avoir celui de votre fille...

Il salua le vieillard et le quitta le laissant décontenancé.

En marchant, Paul réfléchissait :

—Quel intérêt Albine avait-elle à me cacher la visite de Révéron ? Quel intérêt Révéron avait-il à me cacher sa visite à Albine ? Albine et lui se connaissent donc, et il ne veulent pas qu'on le sache ? Où et comment se sont-ils connus ? Tout me semble mystère, à présent ! Pourquoi ce voyage de Révéron ? Pourquoi ce voyage d'Albine ?...

De son côté, le maître de forges se disait :

—Mathilde a eu pitié des larmes d'Adrienne ; elle l'a promis à ce jeune homme ; c'est elle qui l'a chargé, dans sa haine mortelle, de rechercher l'assassin de Gaspard de Lesguilly. C'est pour son compte que Paul travaille. Voilà pourquoi ils s'écrivaient à Paris ; et voilà pourquoi Mathilde est ici en ce moment. Son voyage m'est expliqué !

Son front était assombri. C'est qu'il prévoyait, à tout cela, quelque dénouement fatal...

Rentré au château, Paul s'enferma chez lui, sans voir Albine, et écrivit à Vaubertin la lettre suivante :

“ Mon cher ami, je t'avais recommandé de ne dire à l'âme qui vive l'endroit de ma retraite. Tu m'as mis dans le plus grand embarras. Explique-moi donc comment tu as pu être amené à trahir, au profit de ma nourrice, le secret que je t'avais confié.”

Il envoya la lettre à la poste, et le lendemain il recevait par dépêche télégraphique la réponse suivante :

“ Mon cher ami, je ne comprends pas un mot à ta lettre. Je n'ai pas vu ta nourrice, par conséquent je ne t'ai pu rien lui dire. Tous tes amis m'ont interrogé à ton sujet et je leur ai fait à tous la même réponse, à savoir que je t'avais perdu de vue. J'aurais dit pareille chose à ta nourrice si elle était venue me trouver, mais je te le répète, je n'ai pas reçu sa visite ; Ta lettre était un peu vive : j'attends tes excuses.”

—Pourquoi Albine m'a-t-elle menti et qu'est-ce que cela signifie ? murmurait le jeune homme, subitement inquiet.

La pauvre femme entra chez lui, à cet instant.

Il lui tendit la dépêche :

—Tiens, ma bonne, dit-il, explique moi donc...

Elle lut et se troubla.

Prise à l'improviste elle ne trouvait rien à répondre.

—C'est vrai, dit-elle, c'est vrai...

—Pourquoi m'as-tu menti ?... Car tu as prétendu que tu avais vu Vaubertin et que c'était de lui que tu avais appris...

—J'ai menti, je ne l'ai pas vu...

Paul se tut, passa la main sur son front.

Tout cela est étrange ! murmura-t-il. Evidemment, on me cache quelque chose... Mais quoi ?

Et brusquement :

—Qui t'a dit que j'étais à Recey ?

Il fallait bien trouver une histoire. Elle dit :

—C'est ton ami M. de Vaubertin, sans qu'il s'en doute... Voici comment... Tu lui écrivais n'est-ce pas ?

—Comment savais-tu que c'était à lui que j'écrivais ?

—Par le commissaire... C'est la vérité, je te le jure ! Je disais donc que tu lui écrivais et il m'envoyait les lettres adressées, sans doute, par toi sous double enveloppe.

—Oui. Ensuite ?

—Tu vois... je ne te mens pas, cette fois... Mais ne me regarde pas ainsi, je t'en supplie, tu as des yeux méchants...

—Poursuis, je t'en prie. J'ai besoin de savoir...

—Et bien, un jour, M. de Vaubertin, par distraction, m'a envoyé la lettre telle qu'il l'avait reçue de toi, à son adresse. Et sur l'enveloppe j'ai lu le timbre de la poste de Recey. Et en déchirant cette enveloppe, j'ai trouvé ma lettre... Comprends-tu ?...

Il la regardait d'un air soupçonneux...

Le soir, voulant en avoir le cœur net, il télégraphia Vaubertin, en lui racontant l'explication d'Albine.

La réponse de Vaubertin ne se fit pas attendre :

“ Je ne me rappelle pas avoir eu cette distraction, mais comme après tout c'est très possible, je ne garantis rien. C'est à mon tour, des lors, à t'envoyer mes excuses.”

Paul fut un peu tranquillisé.

Le lendemain, il vit la marquise, avec laquelle il eut une longue conversation.

Et redevenu plus confiant avec Albine, il lui faisait part de ses projets :

—Je veux faire une dernière tentative, avant d'aller donner complètement les recherches auxquelles le livre, disait-il.

—Quoi donc ? fit Albine, alarmée.

—Je vais m'informer à Recey aussi bien que dans les environs, auprès des plus anciens du pays, s'ils ne se souviennent pas de quelque disparition de jeune fille coïncidant, à plusieurs mois même d'intervalle, avec l'assassinat de Gaspard de Lesguilly. Le marquis de Lesguilly ayant été assassiné par une jeune fille, laquelle était mère, il est bien probable que celle-ci, après avoir échappé pendant les premiers mois aux poursuites de la justice en se cachant, a quitté le pays où elle pouvait craindre qu'un hasard ne la fit découvrir.

L'ABBAYE DE CARROW

(Voir à partir du n° 12)

L'avis arriva trop tard. Effrayé par la voix du piqueur ou par le manteau de la bergère, l'animal s'élança en avant, et dépassa en un clin d'œil, Martin suivant furieusement.

“ Dieu me pardonne ! pensa-t-il, ce sera une triste journée pour sir William. ”

La jument ne se vit pas plutôt sur le vaste communal que, hennissant de plaisir, elle partit avec une vitesse croissante ; non que l'animal fût naturellement vicieux ; c'était la joie de se trouver comparativement libre en une vaste plaine si différentes des sombres avenues du parc de Carrow.

En dehors du danger d'Ellen, qui se tenait en selle avec une fermeté que le vieux Martin admirait jusque dans sa terreur, c'était un beau spectacle de voir le gracieux animal galoper follement et sauter par-dessus les genets, tandis que ses naseaux frémissants aspiraient la brise, que sa crinière et sa queue flottaient au vent.

“ La bête ne peut manquer de se fatiguer bientôt, pensa le piqueur ; peut-être, après tout, en serons-nous quittes pour la peur. ”

Mais l'aventure ne devait pas finir aussi facilement qu'il désirait, car un paysan qui coupait des genets s'élança soudain en avant et voulut s'emparer de la bride. Cela ne servit qu'à effrayer le cheval qui, tournant à gauche, continua sa course impétueuse en rouflant de rage.

“ Mon Dieu ! s'écria le vieillard d'une voix pleine d'angoisse, il se dirige vers la sablière. Miss Ellen est perdue ! ”

La bride échappa à sa main tremblante, et sa monture s'arrêta comme pour lui faire mieux voir la scène terrible qu'il redoutait. Juste au moment où Ellen et son coursier atteignaient le bord du précipice, alors qu'un bond de plus eût causé la destruction de tous deux, un jeune homme d'environ dix-sept ans s'avança de derrière un buisson de genets et se dressa entre la jument et la sablière. L'animal, effrayé de cet aspect inattendu se cabra de façon à presque se renverser. Le jeune homme attendit l'instant favorable, et tendit que la bête redescendait, avant que ses pieds de devant eussent touché le sol, il saisit la bride de la main gauche, et de la droite empoigna les naseaux fumants. En vain l'animal se débattit et se cabra ; il était retenu par un étréinse de fer.

“ Laissez-vous glisser en bas de la selle ! s'écria-t-il à la jeune fille haletante, laissez-vous glisser ! ”

Ellen eut encore assez de force et de présence d'esprit pour dégager ses pieds et sauter à terre, puis elle s'évanouit.

Tout cela se passa si rapidement sous les yeux de Martin, qu'il croyait rêver. Enfin la conviction du salut de son élève entra dans son esprit ; il poussa un exclamation qui semblait une prière d'actions de grâces, donna de l'éperon à son cheval et se dirigea en toute hâte vers le lieu de l'accident. Son premier soin, quand

il eut mis pied à terre, fut de soulever dans ses bras Ellen sans connaissance.

“ Elle est tuée ! dit-il, ”

— Non pas, répliqua le jeune homme qui luttait encore contre la jument au bord du précipice, elle n'est qu'évanouie ! ”

Un peu rassuré par ces paroles, le piqueur, après avoir déposé doucement à terre son fardeau, tira de sa poche un gros mouchoir, et le noua sur les yeux de l'animal effrayé qui se calma à l'instant et cessa de se débattre quoiqu'il tremblât encore de tout ses membres.

“ Là, dit-il vous pouvez l'emmener, à présent ; un enfant en viendra à bout. ”

Le jeune homme reconnut que Martin avait raison ; la jument se laissa tranquillement amener. Il la remit aux mains du paysan qui avait coupé des genets, et accourait pour voir s'il pourrait être de quelque secours.

Cependant Ellen commençait à rouvrir les yeux.

“ Je n'ai aucun mal, Martin, dit-elle en essayant de sourire. Je n'ai pas la moindre égratignure. Mais j'ai honte d'avoir été si poltronne. ”

— Poltronne ! répliqua le piqueur ; il n'est de cavalier dans tout le comté qui eût pu rester si ferme en selle.

— Mais où est la personne à qui je dois mon salut ? ”

Martin lui montra debout à quelque distance

Ellen s'avança et commença à lui faire ses remerciements ; mais le jeune homme, sans la moindre apparence de timidité ni d'embarras, ôta son chapeau et l'interrompit :

“ Pardonnez-moi, dit-il, c'est moi qui devrais être reconnaissant d'avoir eu le bonheur de rendre service à la nièce de sir William Mowbray. ”

— Bien dit, pensa le vieux Martin ; je commence à croire que j'aimerai ce jeune homme. ”

— Peut-être, continua celui-ci, me permettez-vous de vous offrir mon bras jusqu'à la loge ; votre serviteur pourra suivre avec les chevaux. ”

Ellen rougit sans presque savoir pourquoi. Il n'y avait rien d'imprudent dans cette proposition, elle pouvait l'accepter sans inconvenance ; pourtant elle hésita. Son sauveur s'en aperçut, et ajouta d'un ton de fière humilité :

“ Seulement jusqu'à la loge, miss de Vere ; je n'irai pas d'aller plus loin. ”

— Vous ne me comprenez pas ! s'écria la jeune fille reconnaissante, dont les yeux se remplirent de larmes ; en vérité, vous ne me comprenez pas. Mon hésitation, à accepter votre offre bienveillante, vient de la crainte d'alarmer mon cher oncle. ”

La belle physionomie de son sauveur s'éclaircit de nouveau.

“ Pardonnez-moi, dit-il, j'ai été injuste envers vous. ”

— A une condition, s'écria l'orpheline avec un faible sourire. ”

— Une condition ? ”

— C'est qu'au lieu de m'accompagner jusqu'à la loge vous m'accompagniez jusqu'à l'abbaye. Je suis incapable de vous exprimer ma gratitude comme je voudrais, comme je devrais le faire. Je trouvais dans mon oncle un éloquent interprète. Puis-je vous demander, ajouta

Ellen osant pour la première fois lever les yeux sur lui quel est le nom de mon sauveur ?

Ce fut en rougissant, et avec un hésitation dont Ellen fut frappée, qu'il répondit :

« Henry Ashton. »

Pourtant le jeune homme n'avait aucun sujet de rougir ni d'hésiter.

Henry Ashton avait été adopté en bas âge par son oncle, un des plus riches fermiers du domaine de Carrow, ou plutôt il avait été imposé à l'abandon de ce brave homme par son frère, individu sans principes, qui avait gaspillé depuis longtemps dans le vice et la débauche sa part du commun patrimoine. Heureusement pour le petit abandonné, son oncle n'avait pas d'enfant. Après l'avoir d'abord supporté par charité, le digne fermier et sa femme en vinrent peu à peu à l'aimer et Henry n'était pas depuis un an sous leur toit hospitalier, qu'ils eussent considéré toute réclamation de la part de son père comme le plus grand malheur qui leur put arriver. Mais cette réclamation paraissait peu probable, attendu que, depuis le jour où l'enfant avait été abandonné à leur soins, jusqu'au commencement de notre histoire, jamais son père n'avait donné de ses nouvelles.

Dès son enfance, Harry (comme dame l'appelait ordinairement) annonça une grande fermeté de caractère, et une persévérance remarquable. Quoique d'un naturel affectueux (car il aimait ses parents adoptifs comme s'ils en avait reçu la vie), il ne disait jamais : « Je veux, » qu'il me restât fidèle à sa parole, lors même qu'un châtement devait se résulter. Son oncle et sa tante s'accoutumèrent enfin si bien à sa singularité, que, lorsqu'une fois leur neveu avait prononcé ces paroles sacramentelles ; « Je veux, » il ne s'opposait plus à sa volonté, et cessaient même de lutter contre elle, sachant bien que c'était inutile.

Toutefois, pour rendre justice à Harry, il faut observer qu'il les prononçait rarement en opposition aux désirs de ses parents.

Il est probable que, sans cette singularité d'humeur, il n'eût jamais reçu d'autre éducation que celle de l'école du village. Ici son indomptable volonté lui fut d'un grand avantage ; ce fut la première sérieuse occasion de sa vie où elle lui rendit un service réel.

Quand le petit Harry eut environ onze ans, un jour qu'il jouait à la crosse avec quelques fils du fermiers, et de la « gentry » du voisinage, une dispute s'éleva sur la manière dont la balle avait été donnée : les uns disaient qu'elle avait été bien donnée, les autres soutenaient le contraire.

Parmi eux de cette dernière opinion était le fils de Peter Impey, l'avoué du village.

« La balle était pourrie, dit-il, et naturellement vous devez m'en croire. »

—Pourquoi cela demanda notre héros dont l'esprit n'était pas assez logique pour arriver à la même conclusion.

—Parce que je suis gentleman.

—Et moi ne le suis-je pas ? répliqua haïssamment Henry Ashton.

—Non répondit, le petit fat ; vous fréquentez l'école du village tandis qu'on m'envoie en pension ; vous n'apprenez à lire et à écrire, moi j'étudie le latin et le grec.

—Le latin et le grec vous font-ils gentleman.

—Sans doute.

—Alors je veux les apprendre aussi.

—C'est impossible, s'écria le jeune Impey d'un air de triomphe. Il n'y a personne au village si ce n'est le recteur, M. Orme, qui puisse vous les enseigner, et il ne prend pas d'élèves... il est assez riche sans cela. Papa voulait qu'il me prit, mais le recteur refusa.

—Peut-être que vous ne lui plaisiez pas ? dit Harry simplement.

—Je suis sûr que vous ne lui plairez pas d'avantage, répliqua le fils de l'avoué. Papa dit qu'il n'a jamais aimé les bécasses.

—Il aime les bécasses ! s'écria le neveu du fermier ; alors je suis sûr qu'il m'apprendra le latin et le grec. »

Et, sans attendre la fin de la partie, il s'éloigna en rêvant.

« Quest-ce qu'il y a, mon homme ? demande dame Ashton au fermier en le voyant arriver d'un air mécontent pour le repas du soir. Les vaches sont-elles malades ? »

—Non, c'est encore ce garçon.

—Harry ?

—Oui ; il veut apprendre le grec ; il dit qu'il veut, et il m'a tourmenté pour que je parle au ministre. »

Si le fermier n'avait pas eu soin de dire à sa femme que le neveu avait prononcé des paroles qui rendaient sa résolution irrévocable, peut-être sût-elle cherché à l'ébranler. Mais, connaissant bien l'inutilité de cette tentative, sa première pensée fut alors de seconder les désirs de l'enfant.

« Pour sur, fermier, dit-elle, je ne vois pas pourquoi notre Harry n'apprendrait pas ce grec, si ça lui fait plaisir. Le fils de Willis apprend bien le violon, et nos moyens nous permettent cette dépense aussi bien qu'à lui. D'ailleurs ça nous amusera peut-être les soirs d'hiver. »

—C'est assez vraisemblable, quoique je ne sache pas au juste ce que c'est que le grec ; mais je suppose que ça ne peut pas vous vous faire grand mal, autrement le ministre ne l'aurait pas appris. S'il faut qu'il l'apprenne il l'apprendra ; mais du diable si c'est moi qui en fais la demande au ministre. »

Mistress Ashton garda prudemment le silence ne voulant pas se compromettre par une opinion décidée, avant d'avoir questionné son neveu à ce sujet et éclaircir ce que c'était que ce grec mystérieux qu'il voulait absolument apprendre.

Le lendemain matin, à trois heures, Henry Ashton et son premier ministre et confident, Joe Beans, le garçon de charrue, qui avait trois ans de plus que lui, s'échappèrent de la ferme, emportant le fusil du fermier. La saison était encore peu avancée : mais s'il y avait moyen de trouver un couple bécasses sur le territoire de la commune, Henry et Joe savaient où les chercher.

« Je crois pas que nous en trouvions, dit Joe en bâillant. »

—La suite au prochain numéro.—

AVENTURES TRAGIQUES

D'UN SINGE ET D'UN PERROQUET

Pièce satirique arrangée

Par LAURENT

(Voir à partir du n° 9)

Corniquet | enchanté |.—Parfait ! Nicaise n'a plus qu'à copier cette lettre telle qu'elle est ; et vous l'enverrez, dès le matin, à Saint-Blaise. Je me réjouis d'avance de tous les orages qui vont éclater ! Occupons-nous, maintenant, du capitaine. J'ai un plan dont vous allez bien rire ! Il faut, mon cher Trouillotte, que vous alliez lui offrir un duel !

Trouillotte | tremblant |.—Moi?..... Au capitaine!.....

Corniquet.—Oui, vous. Est-ce que vous ne comprenez pas le piège ?

Trouillotte.—A moitié.

Corniquet.—Eh bien ! Voici la chose ; elle est très-simple. Il s'agit de mettre le capitaine dans un grand embarras.

Trouillotte.—Mais je ne crois pas qu'il soit embarrassé de se battre.

Corniquet.—Je le crois aussi ; mais l'embarras pour lui, c'est que ses principes religieux le lui défendent. Donc, en le provoquant, vous le jetez dans la perplexité la plus comique. S'il refuse, nous dressons un procès-verbal, et nous le traitons de poltron ; le voilà compromis aux yeux du monde. Si, au contraire, il accepte, le voilà compromis aux yeux des dévots ; le voilà excommunié ! excommunié comme vous et moi ! Excommunié comme un franc-maçon ! En vérité, l'enfer se tordrait de rire, si le capitaine allait être excommunié !..... Mais, vous ne riez pas, vous, du plan machiavélique que je vous propose ?

Trouillotte | embarrassé |.—C'est que..... je ne crois pas qu'il réussisse. Le capitaine a fait ses preuves. Personne ne croira, à Pont-aux-Choux, qu'il refuse par lâcheté.

Corniquet.—Si on ne le crois pas à Pont-aux-Choux, on le croira ailleurs ; nous ferons mettre notre procès-verbal dans les journaux de Paris ; ils sont très-friands de ces choses-là !

Trouillotte.—C'est vrai. Je me rends à votre avis ; mais..... êtes-vous absolument sûr que le capitaine refusera ?

Corniquet.—Sa foi religieuse l'y oblige.

Trouillotte.—Je le sais ; seulement, sur cet article-là, on pense qu'il est avec le ciel des accommodements. Dieu pardonne toujours, et le monde jamais ; on commence par se battre pour plaire au monde, et ensuite on arrange l'affaire avec Dieu.

Corniquet.—Le capitaine n'est pas de ces demi-chrétiens. Ainsi, n'ayez pas peur, il refusera.

Trouillotte.—Peur ! Je n'ai pas peur !..... Quels seront mes témoins ?

Corniquet.—Moi et Nicaise. Nous serons demain avant midi chez le capitaine. Mais il faut acheter à Nicaise, pour la circonstance, une longue redingote, des gants et un chapeau à haute forme.

Trouillotte | étonné |.—Vraiment !

Corniquet.—Sans doute ; des témoins pour un duel ne peuvent se présenter qu'en tenue réglementaire, redingote boutonnée jusqu'au menton, gants de peau, chapeau de castor. Ils doivent également avoir cette tenue sur le terrain, c'est de rigueur.

Trouillotte.—Et pourquoi ?

Corniquet.—Pourquoi ? Mais en matière de duel, c'est l'usage. L'usage se suit et ne se discute pas.

Trouillotte.—Soit ; Nicaise aura tout son harnais de témoin demain pour onze heures. Il faut qu'à la même heure, Saint-Blaise reçoive ma lettre, et le capitaine ma provocation. "Corniquet sort en saluant."

Scène II.

TROUILLOTTE, "seul."

Trouillotte ; "Il se promène de long en large et est très-agité."— Qui sait si ce dévot ne croira pas faire une œuvre pie en se battant contre un libre-penseur !..... "Il s'arrête." Pourvu que ce diable de capitaine n'accepte pas !..... "comme sortant d'un songe et tout en sortant." Maintenant, allons prendre des vos forces dans le sommeil..... Pourvu que ce grand diable de capitaine n'accepte pas !.....

La toile tombe

ACTE TROISIEME

La scène, comme dans le premier et dans le deuxième acte, représente un cabinet de travail.

Scène I.

SAINT-BLAISE, MARCEL

Marcel ; "Il est assis près d'une table couverte de papperasses et a l'air complètement absorbé."—Je ne pourrais pas m'expliquer ce que Trouillotte a envie de faire. Hier..... "Saint-Blaise entre, il est pâle, il a les yeux hagards. Il tombe plutôt qu'il ne s'assit sur le fauteuil que lui présente Marcel." Qu'avez-vous ? Quel coup vous a frappé ? Parlez, ne suis-je pas votre meilleur ami, votre confident ?

Saint-Blaise.—Et c'est aussi pour cela que je m'adresse à vous dans le malheur qui m'atteint. Voyez cette lettre ! Elle est bien d'elle ; c'est son écriture, à n'en point douter. Voilà ce qu'elle écrit à Trouillotte.

Marcel.—A Trouillotte ? Oh ! rassurez-vous, alors ! S'il y a du Trouillotte là dessous, la lettre est fautive ; ce n'est qu'une infâme machination.

Saint-Blaise.—Vous me rendez la vie ! Mais, il est impossible de contrefaire si bien son écriture.

Marcel ; "après avoir examiné la lettre."—En effet, j'ai peine à croire qu'un faussaire imite si bien ; mais je sais qu'il se machine en ce moment, chez Trouillotte, des complots contre vous et moi. Il y a peu de jours, il est arrivé chez lui un petit sous-vétérinaire nommé Nicaise, qui doit être envoyé tout droit par la "Pipe Culottée." Or, il est évident que la "Pipe Culottée" doit avoir d'habiles faussaires à son service. De plus, hier soir on a vu débarquer à Pont-aux-Choux un grand diable aux longs cheveux, accompagné d'un perroquet ; et il s'est rendu tout droit chez le vétérinaire. Pensez-vous que ces émissaires viennent ici pour ne rien comploter contre nous ? "Il met la lettre sur la table."

Saint-Blaise.—Alors vous croyez que c'est Nicaise ou l'homme aux longs cheveux qui ont fabriqué cette lettre ?

Marcel.—J'en suis sûr ; mais j'en veux tirer l'aveu de leur bouche même. La chose est facile, j'attends ce matin ces deux messieurs.

Saint-Blaise.—Vous attendez leur visite ?

Marcel.—Oui. J'ai appais, par une indiscretion du perroquet que Trouillotte doit m'envoyer des témoins pour m'offrir un duel ?

Saint-Blaise.—Lui ! Il est donc fou ?

Marcel.—Pas si fou ; il ne risque pas beaucoup, étant données mes croyances religieuses ; dès lors, vous comprenez son calcul, ou plutôt celui de la "Pipe Culottée" "car c'est évidemment de là qu'est venue l'idée du duel" : si je refuse, ils proclament bien haut que j'ai peur de Trouillotte ; si j'accepte, ils me broient avec les catholiques, et rient de mon inconséquence ; c'est une rouerie assez bien trouvée.

Saint-Blaise.—J'espère que vous échapperez sans peine à leur piège. Mais d'où savez-vous que Nicaise et l'homme aux longs cheveux sont ses témoins ?

Marcel.—Parce que, dans tout Pont-aux-Choux, on ne trouverait pas d'autres personnes qui consentiraient à porter les messages de Trouillotte. "On entend un grand coup de sonnette."

Scène II

Les mêmes, un domestique.

Le domestique | entrant | —Deux messieurs désireraient vous voir, monsieur Marcel.

Marcel.—Très-bien, faites entrer. "Saint-Blaise et le domestique sortent. Aussitôt après entrent Nicaise et Corniquet en tenue de témoins."

Scène III

MARCEL, NICAISE ET CORNIQUET.

Corniquet | s'inclinant | —Monsieur, nous venons.....

Marcel | interrompant | —De la part de M. Trouillotte pour me provoquer en duel.

Corniquet | surpris | —Quoi ! vous savez déjà.....

Marcel.—Oui, et je peux vous dire pourquoi M. Trouillotte me provoque.

Corniquet.—Mais, monsieur.....

Marcel.—Il m'envoie un duel, d'abord parce qu'il en a reçu l'ordre.

Corniquet | avec feinte | —L'ordre ? Et de qui ?

Marcel.—De la "Pipe Culotté," qui espérait me mettre dans l'embarras par cette proposition ; car mes croyances me défendent d'infliger à M. Trouillotte la petite correction qu'il mérite ; et, d'un autre côté, quel plaisir j'aurais trouvé à le faire !

Corniquet.—Monsieur, vous insultez notre ami ; vous cherchez à colorer par des paroles insolentes.....

Marcel.—Ne le prenez pas sur ce ton-là avec moi. Avant dix minutes l'un de vous sera en fuite, l'autre à mes genoux. Laissez-moi terminer la question du duel.

Corniquet.—C'est conclu..... vous refusez ?

Marcel.—Oui, vous pouvez aller rassurer M. Trouillotte ; car il a une peur affreuse que j'accepte.

Corniquet.—Quel horrible calomnie !

Marcel.—Ce n'est pas une calomnie. N'est-il pas vrai que toute la nuit le malheureux M. Trouillotte à répété : "Pourvu que ce diable de capitaine n'accepte pas !"

Nicaise | étonné | — Vous êtes donc sorcier ?..... Comment savez-vous ?..... Qui vous l'a dit ?.....

Marcel | riant | —Le perroquet. Ce matin, en revenant de la messe, je passais devant la maison de M. Trouillotte. Voici que le gros perroquet arrivé d'hier s'est mis à crier à tue-tête : "Pourvu que ce diable de capitaine n'accepte pas." Sans être sorcier, j'en ai conclu qu'il n'avait pas inventé tout seul cette phrase, et que M. Trouillotte avait dû la répéter toute la nuit. Maintenant, la question du duel est vidée, passons à celle de la lettre.

Nicaise | tremblant | —De la lettre ?

Marcel.—Oui. Lequel de vous deux a fabriqué hier soir cette fausse lettre de Mme Saint-Blaise ?

Corniquet | avec intention | —Nous ne savons pas ce que vous voulez dire ?

Marcel.—Si la question ne s'éclaircit pas à l'instant, je vous fais arrêter tous deux comme faussaires.

Nicaise "toujours tremblant" j'avouerais tout ! J'avouerais tout !..... Oui, c'est moi qui ai fabriqué la lettre. Ne me perdez pas monsieur, ne me perdez pas. "Il tombe aux genoux de Marcel."

Marcel.—Relevez-vous, Nicaise, et restez ici ; vous êtes mon prisonnier ; mais vous n'aurez pas à vous en plaindre, "à Corniquet." Pour vous, vous pouvez vous échapper ; le train de Paris part dans seize minutes. "Corniquet sort et Nicaise veut se sauver avec lui ; mais Marcel le retient."

Scène IV

MARCEL, NICAISE.

Marcel.—Non, Nicaise, restez ici, car ceux que vous avez trahis malgré vous, vous poursuivraient de leurs vengeances. Vous n'avez plus de sécurité que chez moi.

Nicaise.—Chez vous ?

Marcel.—Chez moi. N'aimez-vous pas mieux travailler à mon usine que de rester au service du vétérinaire ?

Nicaise.—Je le crois bien ! Seulement, pour montrer que je n'ai pas peur de lui, je vais moi-même lui annoncer ma décision.

Marcel.—Très-bien ! Mais tu reviendras ?

Nicaise.—Oh ! n'en doutez pas. Avant une heure d'ici, je serai de retour.

Marcel.—Seulement, Nicaise, il faut devenir honnête homme.

Nicaise.—Je ne demande pas mieux ; mais vous m'y aiderez ?

Marcel.—Ce qui t'aidera, c'est la pensée de Dieu. On a essayé de te le faire oublier. En devenais-tu meilleur ?

Nicaise.—Pour cela, non.

Marcel.—Eh bien ! fais l'essai inverse ; reviens à Dieu, pense qu'il te voit, et tu me diras si tu as encore envie de faire le mal. "Ils sortent à gauche."

—La suite au prochain numéro.—

HYGIENE PRATIQUE

Crampes

Ce sont des contractions involontaires, passagères et douloureuses des parties charnues. Elles résultent, ordinairement, d'une fausse position ou d'une fatigue exceptionnelle. Il en est d'autres qui sont dues, soit à la compression à la commotion, à la piqure, à la contusion des nerfs, soit à des maladies nerveuses ou au choléra. Nous les mentionnons seulement, ainsi que les crampes d'estomac et de poitrine. On peut faire cesser à l'instant les crampes qui tiennent à ce qu'on a forcé un muscle, en étendant le membre qui en est atteint. On réussit encore en serrant fortement la partie durcie, avec un lien, tel qu'une cravate, un mouchoir. Si l'on était pris de crampes au mollet, pendant la nuit, il faudrait sortir du lit, appuyer le pied sur le sol et étendre fortement la jambe. Il faut se presser d'agir parce que si non, la douleur devient horrible et peut causer une syncope. Quelques personnes sujettes aux crampes, la nuit, s'en préservent en dormant avec des jarretières.

Les individus qui sont sujets à des crampes du mollet ne doivent pas se livrer à l'exercice de la natation. Les personnes sujettes aux crampes sont ordinairement mal portantes, sous quelque rapport, et il peut arriver que les crampes cessent de se reproduire lorsque la santé a été rendue parfaite, au moyen de notre médication.

Pigeons à la Marianne

On les prépare de la même manière que les pigeons à la Sainte-Menehould, puis on les aplatit avec le couperet, et on les met dans une casserole avec de l'huile, du bouillon, du sel, du gros poivre, du laurier ; il faut les faire cuire à très petit feu. Faites égoutter les pigeons ainsi cuits ; ôtez les feuilles de la sauce, dégraissez-la et mettez-y des anchois, des échalotes et des câpres, le tout haché, de la muscade et un peu de beurre manié avec de la farine. Faites lier sur le feu ; dresser les pigeons et on verse la sauce dessus.

Pigeons à la poêle

Plumez et videz des pigeons, laissez-leur les pattes, et faites-les revenir ; vous les mettez ensuite dans une casserole avec de la ciboule, du persil, un peu d'ail et des champignons, le tout haché, du beurre, du sel et du gros poivre. Laissez le tout quelques minutes et mettez-le dans une casserole fonnée avec des tranches de veau ; ajoutez du vin blanc, des bardes de lard et une feuille de papier blanc ; posez un couvercle sur la casserole, et laissez cuire à petit feu. Pour servir, on dresse les pigeons et on verse dessus la cuisson qu'on lie avec du coulis, après avoir eu soin de bien la dégraisser.

RESTONS CE QUE NOUS SOMMES

N'est-il pas étrange que, de temps en temps, quelqu'un soulève des questions enterrées et qui ne sont plus des questions proprement dites, puisque les transformations qu'elles font entrevoir bouleverseraient tout un ordre de chose accepté avec amour et respect par plusieurs générations ? Telle est la proposition qui va nous occuper un instant. Il s'agit de savoir si les Canadiens-Français devraient continuer à vouloir conserver leur nationalité.

Rien que cela !

Pourquoi donc nos pères ont-ils travaillé, souffert, combattu

Où donc commence notre histoire, et où finit-elle ?

Tout ce qui s'est accompli d'étonnant et pour ainsi dire de merveilleux parmi nous, tout cela n'était qu'un hasard, un accident ; un état anormal ? Nous n'avons donc pas vécu comme nation—plus que cela—nous ne sommes pas dignes de l'existence que tant de nobles travaux nous assurent ? Voilà qui est stupéfiant.

Ainsi, la race française a découvert les trois quarts de l'Amérique du Nord ; elle a fondé une vigoureuse colonie sur les bords du Saint-Laurent ; elle a supporté vingt guerres contre les Sauvages et les Anglais ; elle s'est relevée des désastres d'une conquête exécutée par le fer et le feu ; elle a créé l'esprit des parlements canadiens, le vrai et le juste exercice de la liberté—et pourquoi ?—pour s'effacer devant les autres races, tout bonnement parce que ces autres races, ne sachant pas d'où viennent, ce que peuvent être les Canadiens-Français, conseillent naïvement à ceux-ci d'abandonner leur nationalité.

Nous qui avons résisté à des épreuves, devant lesquelles pâlissent et tombent souvent les peuples, nous nous courberions devant des idéologues, faiseur de phrases !

Car ce sont des phrases et des plus creuses, que les arguments employés pour nous persuader de signer notre déchéance.

L'Amérique est à l'élément anglais. Les nationalités tendent maintenant à se fondre les unes dans les autres et les petites dans les grandes. Les peuples sont plus avancés lorsqu'ils participent d'une même langue et d'un même courant d'idées.

Chimère ! Des mots, des mots, encore des mots, dirai Shakespeare.

L'histoire ne connaît pas d'époque qui est vu autant de nos jours se fortifier le principe qui est partout en évidence. Dieu qui le créa aux pieds de la tour de Babel, en imposant aux hommes des langues différentes. Dieu ne permet pas que son commandement soit rejeté systématiquement par les hommes. Ils se réservent de faire disparaître les nationalités qui méritent leur destruction. Malheur aux peuples qui se sont suicidés, vendus, à l'étranger ! Un cri de réprobation s'élève contre eux du fond de la conscience humaine. Par une suite logique de ce sentiment, nous plaignons et glorifions ceux que la conquête brutale a écrasés. C'est le propre des ravageurs de l'humanité de détruire le caractère national des peuples qu'ils subjuguent.

De tous temps, la perte de la nationalité a été regardée comme la plus grande plaie [infortune ou punition] qui peut frapper une race. Et c'est précisément cette démarche que l'on conseille l'étrange opinion, ou plutôt avis intéressé, car semblables au renard de la fable qui plaideait pour qu'on coupât les queues des autres renards, les bons amis qui nous invitent à renoncer aux traits distinctifs de notre race, ont déjà sacrifié ou endommagé notablement les attributs de l'espèce.

Non ! restons ce que nous sommes.

Au milieu des éléments qui se disputent le Canada et les Etats-Unis quatre ou cinq nationalités existent. Les Allemands, les peuples de langue anglaise, les Canadiens-français feront toujours bande à part. Plus le temps marchera, plus ces tendances s'accroîtront. Au moment de leur arrivée en Amérique, chacun de ces peuples a pu former des petits groupes qui s'entremaillaient avec ceux de l'étranger, mais à la seconde génération ils se char-

chent et s'unissent ; à la troisième nous les voyons agir séparément des autres nationalités.

Restons ce que nous sommes. Les Canadiens ont place comme tout le monde au soleil d'Amérique. Mille compliments aux philosophes qui s'apitoient sur notre compte, mais ne suivons pas leurs conseils. Par le passé, à des heures autrement difficiles que celles d'aujourd'hui, nous avons su trouver chez les nôtres de bons avis, d'excellentes idées, tout ce qu'il fallait pour nous tirer d'affaires. S'il vient un jour où nous devrions renoncer à l'espoir de maintenir noire nationalité, nous n'aurions pas besoin d'y être invités, et la perte de notre sang ne dépendra pas de nous.

Comment peut-on dire à un homme :

« Vous vous appelez le descendant des colons, des explorateurs, des militaires, des fondateurs de la Nouvelle-France, mais qu'importe ces titres glorieux ? vous n'êtes pas tenu de vous rendre digne de vos ancêtres ; il vaudrait mieux ne plus y songer, les reléguer dans la chronique des temps passés et vous mettre au service des individus qui ne tiennent à rien parce qu'ils ne tiennent de rien. »

Que diriez-vous d'un tel langage ? Il vous offenserait. C'est pourtant ce qu'on veut vous faire entendre, en y mettant des formes, cela va s'en dire. La pilule est enveloppée d'une couche de sucre.

Restons ce que nous sommes, car même dans ce que l'on appelle notre ignorance, nous ne valons pas moins que les autres peuples ; même dans nos faiblesses, nous les valons encore ; même dans notre indifférence pour le "go ahead" nous n'avons jamais su descendre aussi bas que la grande masse des nations de l'Europe ou de l'Amérique. Je ne conçois pas cet acharnement que l'on met à com parer quelques Canadiens pauvres, mal dotés par la nature, avec ce que les étrangers ont produit de meilleur. Un livre d'école que j'ai sous les yeux cite comme type du Canadien-français le scieur de bois.

Les enfants qui lisent ces pages nous méprisent et nous plaignent ; on leur explique que nous gagnerions beaucoup à devenir ce qu'ils sont—et il le croit sans effort. Pareil moyen de dénigrement ne peut venir que de nos ennemis—ceux-là même qui nous conseillent d'abandonner notre nationalité !

Or que voit-ils dans notre nationalité ? Une seule chose : la langue.

C'est la langue qu'ils veulent détruire. Au fond de leur pensée, il n'y a que cela, ils savent que sur presque tous les terrains nous sommes ou leurs égaux ou leurs supérieurs. Si nous délaissions la langue française ils nous trouveraient charmants et tout à fait semblables à eux. Ceci doit nous avertir de ne pas négliger l'enseignement du français, la langue disparaît adieu la nationalité !

Laissez-nous vivre de notre vie. L'histoire est forcée de nous rendre hommage après deux siècles et demi de luttes variées. Nous avons acquis le droit d'exister. Nous ne sommes pas de ceux dont on fait des renégats. Vous avez des fiertés ; nous avons les nôtres, et ce n'est pas nous respecter que de nous croire capables d'en faire fi.

Compatriotes, parlons français, restons ce que nous sommes. On nous attaque parfois ; on nous regarde comme prenant trop de place au soleil, mais souvenez-vous que l'on jette des pierres à l'arbre chargé de fruit. Tant que ne nous serons pas pires que les autres peuples, Dieu sera avec nous

BENJAMIN SULTZ

PENSÉES

** Le repos du vieillard est un droit et une majesté.

** Le devoir, l'amour, le dévouement, consistent à faire de son bonheur celui des autres, et du bonheur des autres le sien propre ; tandis que l'égoïsme consiste à faire son bonheur du malheur de tous.

JEUX ET DIVERTISSEMENTS

No 17.—CHARADE

Mon premier est de forme ou droite ou rabattue ?
Il ouvre la montagne au pas du voyageur ;
Sans pitié des lecteurs maint apprenti rimeur
A pincea mon second, trop souvent s'évertue.
Mon tout, salubre liqueur,
Guérit et raffermi la vue.

Solution du problème proposé dans le n° 11 du JOURNAL DES FAMILLES :

No 15.—CHARADE. Les mots sont : MINE—NINE.

L'ESPRIT DE TOUT LE MONDE

•• Le Père Lacordaire et l'athée.

Le R. P. Lacordaire, se trouvait par hasard à table à côté d'un athée, d'un des mauvais voltairiens dont M. Rigault affirme la rareté de nos jours. L'incrédule discuta longuement et tout seul contre l'existence de Dieu ; et, comme aucun des convives ne daigna lui répondre, son orgueil de philosophe s'irrita ; et, s'adressant brusquement au célèbre Dominicain :

—Monsieur, lui dit-il, c'est à vous de nous éclairer sur cette grave question..... Dites-nous, n'est-il pas absurde de croire ce que notre raison ne saurait comprendre ?

—Nullement, répond le R. P. Lacordaire, je suis d'un avis tout contraire.

Puis, pour humilier d'autant plus amèrement la vaniteuse incrédule de son interlocuteur, le R. P. Lacordaire lui dit :

—Comprenez-vous comment il se fait que le feu fait fondre le beurre, tandis qu'il durcit les œufs, deux effets tout contraires sortant d'une même cause ?

—Non, répond l'athée ; mais, que concluez-vous de là ?

—C'est que, répliqua le religieux, cela ne vous empêche pas de croire aux omelettes.

—Là-dessus, l'athée se tut pendant que les convives l'accablaient de leurs rires et de leurs quolibets. Le bon mot frappait juste, et valait bien pour lui toute une conférence.

•• Querelle conjugale.

—Tenez !..... Il m'est pénible d'avoir à vous dire ce que je pense de vous....., entendez bien !..... vous n'êtes qu'un melon !

—Madame, vous oubliez que vous êtes faite d'une de mes côtes.

•• Au tribunal correctionnel.

—Vous êtes prévenu de mendicité.

—Pas possible, M. le juge, je chante et ne mendie pas.

—On vous a vu tendre la main.

—M. le juge voudrait peut-être que je chante sans gesticuler.

Jamais, ce serait contraire aux règles de l'art lyrique !

•• Pensées d'un sceptique.

Un gamin, déjà condamné sept ou huit fois, passe en police correctionnelle.

—Vous êtes incorrigible, lui dit le président..... voilà ou vous mènent les mauvaises compagnies.....

—Les mauvaises compagnies !..... si on peut dire..... je passe ma vie avec les magistrats !.....

•• On fait demander l'ambulance.

Un individu, en maniant une arme à feu, s'étant blessée accidentellement.

Le chirurgien regarde :

—Diable !

Et il donne un coup de lancette dans le bas-ventre. Rien.

—Diable !

Et il donne un second coup de lancette le long de la cuisse.

Rien.

—Diable !

Et il va donner un troisième coup de lancette dans le dos, lorsque l'individu se décide à demander d'une voix lamentable :

—Pourquoi me découpe-t-on ainsi ?

—Mon ami, c'est pour trouver et extraire la balle qui.....

—La balle !..... Mais je l'ai retirée. Elle est dans la poche de mon pantalon.

•• Au marché au poisson.

—Ces homards sont-ils frais ?

—Ils sont vivants, et vous pouvez en juger en faisant prendre dans une de leurs pattes la queue de son chien.

On met à exécution la proposition de la marchande ; le homard serre vigoureusement ; le chien, effrayé, se sauve à toutes jambes ; le homard serre plus fort, le chien court encore plus vite, et la marchande s'écrie :

—Appelez donc votre chien, monsieur.

—Je le veux bien ; mais appelez d'abord votre homard.

•• La chaleur dans le midi.

Au plus fort de la chaleur, deux méridionaux discutaient sur la température :

—Mais tout cela n'est rien, comparé à ce que nous voyons à Marseille, fit l'un d'eux avec importance ; chez nous, il fait tellement chaud que, lorsque nous mettons des œufs de poule à couvrir, il naît des perroquets !

•• L'ivrogne repentant.

Un ivrogne qui n'avait plus que quelques heures à vivre, se lève sur son séant pour demander un verre d'eau.

—Au moment, dit-il, de passer dans l'autre monde, je veux me reconcilier avec mon plus mortel ennemi.

LOI CONCERNANT LES JOURNAUX

Nous croyons qu'il est nécessaire de faire connaître aux personnes à qui nous adressons notre journal, la loi qui protège la presse et qui se lit comme suit :

1° Toute personne qui retire un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

2° Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur abonnement, ou autrement, l'éditeur peut continuer à le lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

3° Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal est publié, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieux de cet endroit.

4° Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse constitue une présomption et une preuve *rima facie* d'intention de fraude.

JOURNAL DES FAMILLES

Paraissant le samedi.

Invariablement payable d'avance

Un an \$1.50 | Six mois 75cts | Quatre mois 50cts | Deux mois 25cts

Tout nouvel abonné de six mois ou d'un an recevra gratuitement et franco, tous les numéros parus depuis le 1er janvier 1887.

Nous engageons ceux de nos agents qui vendent notre journal au numéro, de bien vouloir régler avec nous le 1er de chaque mois afin de faciliter notre administration.

LISTE DE NOS AGENTS

- A Québec : M. F. BELAND, 264, rue Saint-Jean.
- Ottawa : MM. P. C. GUILLAUME, coin des rues York et Sussex, et MICHEL RATEY, 298, rue de l'Eglise.
- Lévis : MM. MERCIER & Cie.
- Joliette : M. ALBERT GERVAIS.
- Saint-Hyacinthe : M. CHARPENTIER.
- Saint-Jérôme : M. R. MAILLIOT.
- Lanoraie : M. J. N. CREPEAU.

LOUIS BELAIR, éditeur.